

phrase suivante, emprunté à M. Poiteau : " Nous aurions beau donner aux plantes la terre la mieux appropriée à leur nature, elles languiraient et périraient bientôt, si l'atmosphère dans laquelle s'élèvent leurs tiges n'étaient pas d'abord suffisamment chaude et humide, si ensuite elle n'était pas éclairée, et si enfin elle ne contenait pas en dissolution, sous forme plus ou moins gazeuse, différentes substances dont les unes sont des stimulants, les autres des éléments propres de la végétation. "

Voilà, mon enfant, ce que j'avais à te dire sur le terrain nécessaire à l'établissement d'un jardin. Si ce genre d'industrie exige un sol choisi et certaines conditions d'installation difficiles à réunir, il a l'immense avantage de ne demander qu'un espace restreint pour donner de grands revenus et d'occuper les bras de toute une famille ; c'est une chose à laquelle on ne réfléchit pas assez. L'agrément de travailler tous ensemble, de se voir, de s'encourager en causant, de faire pour ainsi dire sortir de terre à volonté de frais et vigoureux légumes, des fleurs odorantes aux vives couleurs et des fruits délicieux, procure des jouissances qui sont inconnues aux pauvres ouvriers des villes, calfeutrés dans des fabriques malsaines et sans soleil. Enfin, les capitaux de première mise nécessaires à l'exploitation d'un jardin sont si peu considérables qu'il n'y a pas de garçon jardinier un peu laborieux qui ne puisse les économiser en quelques années sur ses gages. La seule chose dont il faille un apport considérable pour réussir dans cet état, c'est l'ardeur au travail, denrée toujours abondante chez ceux qui ont bonne envie de réussir.

Conserver les saletés de la cuisine pour engrais.

On attribue généralement, en Angleterre, une très-grande importance aux saletés de la cuisine, comme matières propres à engraisser la terre, et avec raison, car ces liquides renferment toute espèce de principes fertilisants.

Au moyen de légères dépenses, on peut construire un réceptacle, pour ces saletés, près de la maison ; le couvrir avec précaution ; et y jeter, de temps en temps, un peu de charbon de bois, pour obvier aux mauvaises odeurs. Il faut que ce réceptacle soit imperméable à l'eau, et avoir soin d'y jeter, souvent, quelques *absorbants*, tels que de la terre sèche de savane, du terreau de jardin, etc.

F. G.

Quand les fèves sont en fleur
Les fous sont en vigueur.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE CHEMIN DE LA FORTUNE.

PAR
HENRI CONSCIENCE.

I
LES PLACERS.

Pendant qu'ils s'encourageaient ainsi l'un l'autre par la peinture d'un bonheur très-éloigné, ils atteignirent le pied du rocher sur lequel était leur tente.

Le matelot maugréait et paraissait très-fâché, parce qu'ils étaient restés si longtemps ; il voulait aussi aller aux *stores* ; quoique la nuit commençât à tomber, il prétendit ne pas se priver de ce plaisir. Lorsqu'il apprit qu'ils avaient bu chacun un *grog*, il exigea un dollar et invita Creps à aller avec lui. Celui-ci refusa son offre en disant qu'il était trop fatigué et qu'il avait grand sommeil. L'Ostendais partit seul. Les amis, après avoir mangé quelques crêpes, bu un peu de café et posté leur sentinelle, s'enveloppèrent sous leur couverture et se glissèrent sous la tente. Un quart d'heure après, ils ronflaient si fort qu'on eût pu les entendre à cent pas.

Vers onze heures, Donat, en sentinelle diligente, se promenait de long en large près de la tente. La lune brillait dans un ciel pur ; elle n'était qu'à son premier quartier, mais elle répandait assez de clarté pour faire distinguer les objets de très-loin comme des ombres noires. Donat pensait bien de temps en temps au cadavre du joueur tué, et disait tout bas une prière pour le repos de son âme ; parfois il s'imaginait voir dans les ténèbres une ombre qui prenait pour lui la forme du Mexicain que le matelot avait assassiné en route ; il entendait bourdonner à ses oreilles les effroyables malédictions du fils de l'innocente victime ; — mais il cherchait à se distraire et à se prémunir contre cette peur secrète en contemplant la vallée béante à ses pieds et pareille à un précipice à moitié éclairé. Des centaines de feux brûlaient ou couvaient encore : les sentinelles et les rares hommes qui erraient dans la lueur rouge des flammes ressemblaient à des diables veillant sur des âmes réprouvées. La vallée, avec ses ténèbres impénétrables, son silence de mort et ses murailles de rochers gigantesques, faisait une impression profonde sur l'esprit de Donat, comme s'il avait cru voir le faubourg de l'enfer.

Tout à coup son attention fut attirée par le son d'une voix rauque qui s'élevait au loin derrière les broussailles. Il lui sembla qu'il y avait là des hommes qui se disputaient, car il entendait d'affreuses paroles et des menaces furieuses. Voyant quelqu'un s'approcher entre les sapins, il apprêta son fusil et cria :

— Qui vive ?

— Je vais tout à l'heure te tordre le cou, maudit Yankee ! répondit une grosse voix qui ne ressemblait pas mal au grognement d'un ours.

— Ah ! c'est toi, Ostendais ! dit Kwik en

riant. Il me semble que tu as la tête lourde et les jambes faibles. Par ici, camarade, par ici ?

— Qu'entends-je ? hurla l'autre qui était encore occupé, en imagination, à se disputer avec des hommes invisibles. Tu oses les répéter : Je suis un lâche ? Dis-le encore une fois !... Tiens, meurs, coquin !

Une balle siffla aux oreilles de Donat.

— Allons, allons Ostendais, bégaya-t-il tout étourdi, je ne suis pas un ennemi. Je suis Kwik, ton ami.

Mais avant qu'il eut achevé ces mots, le matelot se jeta sur lui de tout le poids de son corps, et le prit à la gorge comme s'il voulait l'étrangler. Tous deux se renversèrent et roulèrent par terre.

Le coup de pistolet avait fait sauter leurs compagnons hors de la tente ; ils furent encore plus surpris par le cri de détresse de Donat, que le matelot, avec une force irrésistible, tenait cloué par terre, un genou sur sa poitrine, en criant comme un insensé :

— Des Américains, me faire taire ? Je broierai ainsi le cœur du plus fort Yankee !...

En ce moment leurs amis, réveillés, s'élançèrent au secours du pauvre Kwik et l'arrachèrent des mains du matelot. Celui-ci ne les reconnut plus et voulu se battre avec tous. On lui prit ses armes et on tâcha de le calmer : mais il tapait, ruait et mordait comme un possédé.

— Le *lasso* ! le *lasso* ! cria le Bruxellois.

Donat sortit de la tente en courant et dit en portant à Pardoes l'objet demandé :

— Voilà ! voilà ! Je voulais justement lier la bête féroce. Vite ! vite ! il nous attirera une punition du ciel par ses horribles blasphèmes !

Pardoes entortilla le matelot dans le *lasso*. L'ivrogne se débattit encore un moment, puis il tomba lourdement sur le sol, sans mouvement. Il rugissait comme un lion : ses malédictions éveillaient les échos de la vallée.

— Donnez-moi sa couverture, dit le Bruxellois. Ne soyez pas si émus, messieurs ; ce n'est que l'ivresse. Demain, il ne saura plus ce qu'il a fait. Retournez dans la tente, camarades ; je monterai la garde et je veillerai sur lui pendant une couple d'heures. Dans dix minutes, il dormira comme une souche.

Lorsque les autres furent rentrés sous la tente. Donat dit à Jean Creps, qui était couché à côté de lui :

— Monsieur Creps, j'ai encore une idée.

— Allons, tais-toi, Donat ; on dirait que nous sommes ensorcelés.

— C'est justement ce que je pense. J'ai souvent entendu parler de grands trésors qui étaient maudits et gardés par un dragon à sept têtes qui crachaient du poison ; mais ici il n'est pas besoin d'un dragon à sept têtes pour cracher du poison. Le poison est dans l'air, et je commence à croire que nous finirons par devenir tous enrégés. Songez donc, pour l'amour de Dieu, jusqu'où cela va ; là, tout à l'heure, lorsque cet animal écumant était couché sur ma poitrine, j'avais une effroyable tentation de lui dévorer le nez ; mais je n'ai pas encore respiré assez de poison, car je ne l'ai pas fait ; Jean, monsieur Jean, voilà qu'il recommença à hurler.